

Du deuil au combat pour l'égalité

Une expression de Pierre Tartakowsky, président de la Ligue des droits de l'Homme

Relier la démente à des causes clairement identifiées, attribuer un passage à l'acte au contexte dans lequel il se produit constitue un exercice délicat. La tuerie de Toulouse, l'assassinat de trois jeunes militaires français à Montauban nous renvoient pourtant à ce difficile exercice, sauf à considérer que ces événements échapperaient à toute rationalité. Les balles n'ont pas que martyrisé des corps ; elles avaient en ligne de mire des juifs et des « étrangers », une école, l'armée, soit deux institutions sanctuarisées, symboliques de la République. Ces crimes appellent évidemment notre condamnation totale. Ils jettent une ombre sur la validité des valeurs républicaines qui fondent le vivre ensemble. Au-delà de l'affliction qui sidère tout un chacun, c'est cet arrière-plan qui explique l'ampleur du chagrin, de la douleur et de l'inquiétude exprimées par l'opinion publique.

Il existe de fait une étrange alchimie entre le fait divers et le fait politique. Étrange, car elle n'a rien d'automatique ; alchimie, car elle participe d'un mélange d'éléments souvent subtil, difficile à doser, fait en quelque sorte d'éléments tout à la fois flottants et prégnants. L'actuel

président de la République l'a magnifiquement compris, qui a su en user et en abuser pour flatter l'émotion, en faire autant de marqueurs de sa volonté sécuritaire, à grands coups d'amalgames aussi hâtifs qu'aventureux. Gardons-nous donc de faire de même, sans renoncer à notre droit d'analyse. On sait que ce type de drame révèle quelque chose de pourri dans la société où il éclate. Les crimes de Landru ne sont pas perpétrés par hasard en plein conflit de 14-18 ; l'affaire Petiot entretient une relation quasi mimétique avec la solution finale nazie. Par quel univers mental paranoïaque et tordu les crimes de Toulouse et Montauban ont-ils été enfantés ? Il faut avoir la sagesse d'abandonner la réponse aux spécialistes. Quant à nous, citoyens spécialistes seulement de notre vie commune et garants collectifs de cette communauté, notre réflexion doit aller de l'avant et le deuil, qui est aussi une manifestation de notre capacité à faire destin commun, doit cheminer, sans aucunement se confondre avec une exploitation politicienne.

D'abord, notre société souffre de tensions qui lui sont propres, qui n'ont rien de dramatique, mais

qu'on tente de longue date de naturaliser et d'exacerber. Les déclarations à l'emporte-pièce sur l'inégalité des civilisations, sur la viande halal, puis kasher, ont manifesté les tentations existantes d'en tirer un profit électoral, de même que le débat sur l'identité nationale avait souligné la volonté gouvernementale d'imposer une idée largement fantasmée et pervertie de la nation française. Ensuite, elle souffre de tensions qui lui sont à la fois « étrangères », au sens où elles sont géographiquement lointaines, et intimement proches, car convoquant ses identités plurielles, celles d'ici, celles de là-bas. Enfin, les jeux de concurrence organisés ou acceptés au plus haut niveau de l'Etat entre identités historiques, communautés, mémoires, religions sont extrêmement dynamiques et leur impact porte toujours au-delà des calculs à court terme qui ont présidé à leur naissance ou à leur instrumentalisation.

Ce n'est certes pas un propos – même mal intentionné – sur la viande halal qui a configuré l'univers mental du tueur ; non, ce ne sont pas les déclarations à l'emporte-pièce sur la hiérarchie des civilisations

qui ont guetté, poursuivi les victimes, pressé la détente. Mais ces propos ont en quelque sorte compliqué les suites en alimentant à l'avance les tensions, les haines, l'idée ô combien malsaine et réversible que l'autre est une figure du mal.

Ces dimensions du mal-être national étaient présentes avant les tueries de Montauban et Toulouse. Elles le sont après, plus lourdes, plus prégnantes. Elles ne participent d'aucune nature mais d'une situation marquée d'inégalités, de discriminations, de manifestations d'intolérances croissantes et partagées. C'est cela qu'il nous faut combattre et dépasser pour, avec du deuil, faire de l'espoir, et passer de la désolation à un avenir partagé, à l'enseignement de l'égalité et de la fraternité, sans lesquelles la liberté, très vite, devient un mot creux et une valeur menacée.

Le 31 mars 2012